

## *Elle s'avance Gradiva...*

Francis Martinez

Elle s'avance Gradiva. La femme en pied n'est pas encore une femme, juste une vierge romaine de vingt ans environ qui porte en elle quelque chose de l'humanité courante. Celle qui s'avance, Gradiva, est une nouvelle fille au père, qui se construit au gré des hypothèses de Norbert Hanold concernant sa lignée, sa provenance, sa destination, l'origine de sa création, son statut social, son quotidien dans la ville ou bien le village qui la vit naître, les commentaires que son passage et sa démarche, le nom même que son « créateur » Norbert Hanold, lui donne, suscitent. Celle qui s'avance, Gradiva, est une création qui porte en elle le questionnement de sa propre création : le statut fictionnel de la statue, du bas-relief. Elle opère un glissement de genre celle qui s'avance, du masculin vers le féminin, de Mars Gradivus, dieu de la guerre, vers le nom plus caractéristique du mouvement de la jeune femme que son « créateur » choisit de lui donner : Gradiva. Elle s'avance Gradiva, elle part, vers le féminin, pour une affaire quelconque, vers le temple de la Déesse ; avant que la supposition d'Hanold ne devienne conviction : elle s'avance Gradiva, en Italie, à Pompéi plus exactement. Elle marche sur les dalles pour traverser la rue à pied sec lorsqu'il pleut. Elle s'avance Gradiva, dans une longue rue commerçante où une marchande offre des noix aux passants non loin d'une statue éclatante de blancheur que l'imagination du lecteur se plaît à imaginer femme, ou bien s'agit-il déjà d'une interprétation ? Gradiva s'avance, elle parle grec, elle est d'origine hellénique, son visage le dit et la préoccupation première de son créateur, comme une appréciation sur l'objet même de sa création, un mouvement de recul pour mieux appréhender sa fiction, un repli analytique sur l'objet de sa fascination, est un regard de critique artistique : Gradiva est-elle conforme à la vie ? Gradiva est-elle crédible, est-elle humaine ? Le personnage, sa démarche, l'exagération de l'inclinaison de son pied sont-ils conformes à la réalité ? La représentation figurative de Gradiva celle qui s'avance est pourtant questionnée par la trop grande inclinaison du pied de la jeune romano/grecque alors que la problématique sur le genre refait surface : le jeune anatomiste, ami du créateur, ne saurait dire si la démarche féminine se distingue de la masculine. La conversion du masculin en féminin ne s'établit d'ailleurs pas sous le diktat du désir masculin qu'Hanold ignore. L'observation du pied féminin dans une rue d'Allemagne afin d'y retrouver la démarche de celle qui s'avance n'est qu'un objet d'étude scientifique où l'humain a cédé place au marbre et au bronze.

Elle est pompéienne Gradiva celle qui s'avance, dans le premier rêve de son créateur. Elle est monument funéraire, pétrifiée dans sa tombe de cendres grises un jour, le 24 août 79 à Pompéi, sa ville natale, alors que le cauchemar d'un matin d'avril autrement contemporain, l'hypothèse primitive, se transforme

en conviction : l'élaboration fictionnelle, le délire, se substituent à la réalité fictionnelle. Celle qui s'avance, Gradiva, est grecque, italienne, allemande ce même matin d'avril. Elle traverse les espaces, les temps, elle meurt ensevelie pour mieux se réveiller dans une rue d'Allemagne en femme, en jeune dame que son créateur poursuit en tenue de nuit afin de recomposer les deux visages de Gradiva en les reconnaissant, en les associant, la Gradiva du cauchemar pompéien et la réelle fictionnelle, l'Allemande, d'un jour de marché.

Celle qui s'avance, Gradiva, celle du bas-relief, c'est celle que l'on quitte à regret ce même matin d'avril pour un voyage professionnel, Rome, puis vers le Sud de l'Italie, Naples et Pompéi enfin, pour fuir les couples de tourtereaux et l'horrible vision d'une femme qui est le portrait inversé de la sublime beauté des œuvres antiques.

C'est par la mort qu'elle s'avance aussi Gradiva, par la rigidité cadavérique qu'évoque le soleil de Pompéi à son zénith. Ainsi s'opère le rapprochement avec le cauchemar et s'annonce l'imminence de l'apparition prochaine de Gradiva. Midi est l'heure des spectres, la splendeur éclatante des rues commémore celle de la statue qui présidait l'une des premières hypothèses d'Hanold voyant Gradiva marcher sur les dalles afin de traverser la rue à pied sec. C'est une rue marchande identique à celle qui vit la vendeuse de noix non loin d'une statue à la blancheur éblouissante. Alors, soudain... sous le soleil éclatant de midi à Pompéi, elle apparaît Gradiva, elle s'avance, dans une longue rue, de sa démarche légère, comme dans un rêve. La position du pied est identique à celle du bas-relief. Seule la robe diffère, le jaune est plus chaud que le blanc du marbre et Norbert est certain de reconnaître dans cette réalité presque onirique celle qui lui était apparue dans le cauchemar, là où Gradiva, dans ce même lieu, allait trouver la mort, ensevelie sous la cendre du Vésuve en éruption. Elle s'avance Gradiva ressuscitée, pour entrer dans la maison où elle vécut avant ce jour fatidique d'août 79. C'est dans la *Casa di Meleagro* que Norbert va retrouver celle qui s'avance. En grec, puis en latin, le créateur de celle qui mourut, la jeune Pompéienne voilà plus de deux mille ans, va s'adresser à cette dernière qui lui répondra en allemand, avec un large sourire avant de s'enfuir, le prenant pour un fou lorsqu'il lui dit qu'il reconnaît sa voix et lui demande de s'allonger comme dans le rêve où elle mourut. Un nouveau rendez-vous zénithal est donné le lendemain, et Gradiva, celle qui s'avance, morte et vivante, fait une nouvelle apparition fantasmatique au cours de laquelle le vouvoiement cède au tutoiement, la méfiance à la curiosité, la fuite à la demande d'éclaircissement, la sandale aux fines chaussures claires de couleur sable, Gradiva à Zoé, la feuille de papyrus à l'album de croquis modernes, l'incrédulité à la mise en scène que Gradiva accepte en accédant à la demande de son créateur halluciné qui lui demande de faire quelques pas. Zoé-Gradiva, celle qui s'avance, s'échappe, se coule dans une étroite ouverture de la muraille pour retrouver sa tombe, une branche d'asphodèle à la main, après avoir fixé un nouveau rendez-vous zénithal pour y célébrer sa résurrection.

C'est dans un nouveau rêve qu'apparaît à nouveau celle qui s'avance, la morte-vivante pompéienne, Zoé-Gradiva, noue un brin d'herbe pour en faire un nœud coulant destiné à capturer un lézard.

Un bouquet de roses rouges, comme l'avait suggéré celle qui s'avance à Norbert, remplacera la branche d'asphodèle lors du nouveau rendez-vous. Ce bien étrange couple partage un petit pain que Zoé-Gradiva se rappelle avoir mangé avec Norbert voici deux mille ans alors que, pour la première fois, le doute s'installe dans l'esprit de son créateur face à l'évidence de la fraîche jeunesse de sa compagne. Le questionnement sur l'existence réelle de Zoé-Gradiva, doublé de celui sur la véracité de sa création, refait surface et le créateur doute de la réalité de la scène. Une nouvelle hypothèse est risquée : le réel est un rêve, Pompéi est l'Allemagne, Gradiva une création de l'inconscient... lorsqu'une mouche inopinément posée sur la main de celle qui s'avance vient révéler à Norbert, par le biais de la frappe qu'il lui inflige, l'existence palpable de sa propre création onirique/réelle. Celle qui s'avance, dans un accès de surprise et sans doute de douleur, révèle ainsi à son créateur effrayé par tant de criante réalité, qu'elle connaît son nom. Le réel reprend ses droits, Zoé-Gradiva accompagne son père en voyage à Pompéi, ils sont logés à l'Auberge du Soleil, elle a rencontré un curieux jeune homme qui a une mouche bourdonnante dans la tête. La blancheur éclatante des jours précédents a cédé place à une morne réalité, celle qui s'avance dans Pompéi avec sa grâce de Gradiva s'appelle Zoé, elle a une amie intime en Allemagne qu'elle vient de rencontrer par hasard à Pompéi à la Maison de Méléagre. Le féminin est enfoui dans le souterrain de la villa de Diomède, la cendre du Vésuve y a pétrifié et le texte enterré dix-huit femmes et enfants. Un moulage du cou, des épaules et de la belle poitrine d'une jeune fille se trouve au *Museo Nazionale* de Naples. Or Gradiva vit encore, son amie allemande sait qu'elle s'appelle Zoé, elle connaît même le nom de son créateur, de quel genre de faculté surnaturelle s'agit-il là ?

La revoici, celle qui s'avance, la vivante surnaturelle, assise sur une ruine à Pompéi sous la pluie, qui révèle à son créateur que sa propre créature n'est autre que Zoé Bertgang, sa voisine allemande de la maison d'en face, celle qui est en biais, celle dont la fenêtre a un canari, celle à qui, enfant, il donnait des taloches et des bourrades, celle qui, enfant, s'était attachée à lui plus que tout au monde alors que lui, Norbert, l'avait abandonnée pour ses études, l'avait délaissée, l'avait oubliée... Alors celle qui s'avance, la Rediviva s'est amusée, a joué de cette rencontre inopinée à Pompéi. Elle est vexée que Norbert s'intéresse à son ami allemande, elle est jalouse, et elle retourne voir son père à l'*Albergo del Sole*, de sa démarche de celle qui s'avance, Gradiva. Seule, une fossette à la joue distingue Mademoiselle Zoé Bertgang de Gradiva. Une mouche s'y est posée pour y déposer un baiser. Alors, Gradiva-Rediviva-Zoé Bertgang relève sa robe pour passer, de sa démarche souple et tranquille, de l'autre côté de la rue.

« Chaque fois que j'ai écrit des romans, j'ai toujours eu l'impression de me retrouver avec des éclats de miroir dans les mains, et je conservais cependant l'espoir d'arriver à recomposer le miroir entier. Je n'y suis jamais parvenue, et plus j'ai continué à écrire plus l'espoir a progressivement disparu. Cette fois, dès le début déjà, je n'espérais rien. Le miroir était brisé et je savais qu'il était impossible de coller les fragments. Que jamais je n'arriverais à atteindre le don d'avoir face à moi un miroir entier. »

Il s'agit du préambule de Natalia Ginzburg à « La città e la casa » qui figure en exergue de « Nubosidad variable » de Carmen Martín Gaité.

Les hypothèses de Norbert Hanold qui configurent le personnage de Gradiva, (la réelle, la fantasmée, la romaine, l'allemande, la rêvée, la pompéienne, Zoé, la ressuscitée...) suggèrent le caractère pluriel du sujet féminin, son éclatement. Même si Jensen propose une fin heureuse et raisonnable à son sujet féminin, même si la Gradiva rêvée devient progressivement réelle, il semblerait que le féminin (l'insistance du préambule de Natalia Ginzburg abonde dans ce sens) assume l'irrésolu de l'écriture et questionne la littérature en tant qu'art susceptible de figurer une réalité plurielle et insaisissable ; Norbert Hanold ne se demande-t-il pas si la Gradiva du bas-relief figure une vraie jeune fille, ne se pose-t-il pas des questions sur son hôte féminin, sa propre féminité ?

« Il en a fallu du temps » dirait Jeanne Hyvrard dans son beau poème, et il en faudra des relectures de Gradiva et de textes écrits par les femmes mais aussi par les hommes pour tenter de comprendre pourquoi, chère Michèle, peut-être déjà sous l'influence gradivienne et ses multiples facettes, vous avez un jour choisi cette étrange figure de proue que nous essayons de suivre et d'élucider ensemble depuis quelques années. Celle qui s'avance, l'énigmatique figure de proue de nos études est ce kaléidoscope, un personnage réversible, pluriel, éclaté, presque une facétie dont le texte et nos observations interrogent la création, la symbolique, la véracité, admirent la grâce, s'inspirent de l'élégante présence. On s'y perdrait presque ; une mouche tourne dans nos têtes, bourdonne et finit par nous piquer. La contagion de plume se propage et nous noircissons nos pages d'élucubrations qui n'en sont qu'à leur balbutiement. D'autres et non des moindres l'ont fait avant nous, avec plus de talent et d'humilité. À quelle hypothèse adhérer ? Qui est Gradiva, celle qui s'avance ? et le lecteur, selon ses inclinations dues à quelque hasardeuse péripétie de sa propre existence, en arrive à préférer par moments celle qui s'avance, la Gradiva fantasmée, ou bien encore à se rassurer de la version crédible et réaliste que propose Zoé Bertgang. Le texte de Jensen puise sa force dans cette magie, cette flottaison entre fantasme et réalité fictionnelle, et c'est avec un regard presque nostalgique que nous délaissions la Gradiva fantasmée, celle qui s'avance, alors que c'est bien Elle, l'objet des délires de Norbert Hanold, qui a déconnecté

quelque chose dans le cerveau. Nous avons perdu le sens du réel, de la pesanteur, de l'équilibre, nous tournons sur nous-mêmes, enfants, jusqu'à ce que nos jambes nous lâchent. Nous sommes à terre, écrasés par le tournis et ça tourne, ça tourne... Il me semble que Jensen, dans la dernière partie de sa fiction, a abandonné le féminin en proposant une version raisonnable, crédible, qui élucide les différentes figures de Gradiva. Il me semble qu'un texte féminin n'aurait pas cherché à résoudre l'énigme, en serait resté au fantasme ou à l'indécidable et se serait bercé à ce nostalgique entre-deux, à cette flottaison entre réel et imaginaire, à cet irrésolu de l'écriture, source de son charme mais aussi de sa difficile analyse. Nous n'en sommes qu'au balbutiement du féminin et de sa critique, bien du chemin reste à parcourir, un périlleux labeur dans nos journées d'études consacrées à observer le féminin comparable au long travail de Pénélope qui détisse sa propre toile : « Une tapisserie se compose de tant de fils que je ne peux me résoudre à en suivre un seul ; ma confusion provient du fait qu'une histoire est faite de beaucoup d'histoires.

Et je ne peux pas toutes les raconter. »

Clarice Lispector, *Felicidad clandestina*, en exergue de *Irse de casa* de Carmen Martín Gaité.

Cette autre marque de la dislocation de la perception féminine, doublée d'une mise en abyme par un regard distancié et interrogatif, est en tout cas une observation lucide sur sa propre production artistique. Il en faudra de l'intelligence, de l'observation, de l'audace et aussi de la méfiance (la tentation de la comparaison avec le masculin étant constante) avant de retrouver la gracieuse démarche de Gradiva dans nos lectures du féminin et de la théoriser. J'espère que ces digressions, quelque peu confuses, de l'homme que je suis, sensible aux créations du féminin (souvenez-vous, « Là où je glisse »...), n'altéreront pas les théories sur le féminin déjà existantes, le questionnement sur le genre est à ce point délicat.

Ils sont nombreux ces textes féminins à focaliser ainsi sur le corps, à y trouver leur point d'ancrage, leur point de départ, leur port et leur cœur d'attache. Le récit part souvent de lui, le texte prend appui sur le corps, là où le texte fait corps et où le corps fait texte. Le texte « féminin » n'échappe pas à Gradiva : une femme debout, dont le statut reste confus mais qui avance, dont on admire l'élégante démarche et où le regard s'enfonce et se perd. Certes le texte est écrit par un homme, mais métaphoriquement et symboliquement la démarche, le sillage de Gradiva nous guident vers une lecture du féminin ou du moins vers une approche du féminin. Ils sont nombreux ces textes « féminins » qui s'interrogent sur leur propre création, qui puisent leur inspiration dans le corps pour ensuite vouloir embrasser un tout (« abarcarlo todo », dirait Carmen Martín Gaité) et qui laissent pourtant, au moment de finir, une sensation d'inachevé, d'inaccompli. Cette volonté de vouloir embrasser le tout, de recomposer le miroir brisé, d'avoir sous les yeux une toile complète, que le travail d'analyse essaiera ensuite de détisser, est souvent doublée d'une lucidité

sur sa propre et vaine entreprise, d'une acceptation de l'irrésolu. Sans doute trouverons-nous des approches créatrices semblables chez des écrivains hommes et femmes, mais nous pourrions au moins nous accorder sur la lucidité, sur l'inquiétude des productions artistiques des femmes, leur art en suspens, leur incomplète « complétude ». La littérature n'utilise pas le corps comme la danse, par exemple, ou comme la musique qui le transcende, et la littérature féminine en particulier essaie de le rattraper, de l'inclure dans son art, de l'exalter ou de le sublimer. Mais en même temps la littérature féminine accepte le caractère vain d'une telle entreprise, l'irrésolu de la tâche, l'impossibilité de faire du corps un tout et de le rendre conforme en même temps à la vie et au fantasme, compatible avec le réel.

Finalement, une des questions que pose le féminin est celle de savoir si la littérature est un art majeur, si elle est susceptible non pas d'imiter le réel, mais d'accéder à son impossible : une femme qui marche ou plutôt qui avance et dont on admire l'élégante, l'inimitable démarche. Personnellement c'est dans cette conscience de l'irrésolu, dans les balbutiements encore d'une transcription et d'une perception de ce féminin inaccessible, c'est dans cette fascination qui a pour nom « Gradiva » que je conclurai, avec un vers de René Char :

« La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil ».